

## Un

**I**nstallée devant le miroir de la salle de bains, Frances Niels retirait une à une les minces tranches de concombre qui avaient recouvert son visage toute la nuit. Le légume avait mariné pendant de longues heures et une odeur aigre s'en échappait.

Un petit bruit de succion accompagnait chaque tranche ôtée.

Puis, elle commença à se débarrasser de ses bigoudis qu'elle avait trop serrés et qui lui faisaient souffrir le martyr. Frances détestait ce rituel, mais c'était le prix à payer pour être... laide.

En effet, à quarante-deux ans, elle était remarquablement conservée. Sa peau était toujours douce et tendue. Seules quelques petites pattes-d'oie charmantes étaient visibles au coin de ses yeux verts d'eau.

Non, Frances n'avait nullement besoin de soins du visage pour avoir une belle peau, pas plus qu'elle ne nécessitait ces horribles bigoudis,

qui lui donnaient un air de sorcière de conte de fées, pour entretenir une chevelure naturellement ondulée. Si elle s'infligeait ce désagréable rituel de temps à autre, c'était pour déplaire à son mari.

En effet, Bill, qu'elle avait épousé au sortir du lycée, prenait sa soirée pour faire un poker avec ses amis une fois par semaine.

Et, une fois par semaine, au cours de sa partie, il descendait quantité de bières, puis, vers la fin de la soirée, leur hôte, Marc, qui organisait les fameuses parties, sortait un bon bourbon qu'il faisait acheminer directement depuis le Kentucky où l'un de ses cousins produisait, semble-t-il, un véritable nectar. Nectar dont les joueurs se servaient une longue rasade en fumant un cigare avant de regagner leurs foyers.

Aussi, une fois par semaine, Bill rentrait légèrement ivre à la maison. Ivre... et égrillard. L'alcool avait sur lui l'effet d'un puissant aphrodisiaque, et il n'hésitait pas à se ruer sur son épouse dès qu'il passait la porte pour tenter de lui faire l'amour, à la hussarde, sans aucun ménagement.

Or, non seulement Frances détestait tout particulièrement faire l'amour sans un minimum de romantique préparation, mais, de plus, elle avait une profonde aversion pour les effluves d'alcool et de cigare qui accompagnaient son époux comme un halo fétide.

Aussi, après avoir cédé une ou deux fois, puis avoir fait subir à son mari d'humiliantes rebuf-

fades, qui le mettaient d'une humeur massacrant pendant plusieurs jours, Frances avait fini par trouver sa parade : bigoudis-concombre, robe de chambre en acrylique rose boulochant et grosses chaussettes montantes.

Depuis, Bill allait directement faire un tour dans la salle de bains et y restait le temps de calmer tout seul sa libido avant de rejoindre son épouse dans le lit conjugal. Et c'était très bien comme ça.

Frances n'avait, de toute façon, jamais été très portée sur la chose. Elle avait fait mariner son futur époux pendant deux longues années au début de leur relation et n'avait accepté de céder à une première relation sexuelle que le soir du bal de promo, à la fin de la terminale, comme nombre de ses congénères.

Ce soir-là, Bill avait loué un smoking blanc pour l'occasion et s'était rendu chez les parents de Frances pour aller chercher la jeune fille, dix-huit ans à peine, afin de l'emmener vers ce rituel de passage que constituait le bal de fin d'année, marquant la sortie du lycée et le début d'une autre vie.

Tous deux savaient alors déjà qu'ils n'iraient pas à la faculté, qu'ils resteraient l'un et l'autre dans cette bonne vieille ville de Gray pour se marier et avoir des enfants. Frances voyait son avenir tout tracé, elle épouserait Bill, puisqu'elle l'aimait, qu'ils avaient les mêmes désirs et que le jeune

homme dirigerait la boutique de bricolage de son père lorsque ce dernier prendrait sa retraite.

D'ici là, Bill allait entrer comme simple employé dans le magasin, apprendre le métier, gravir chaque échelon pour ensuite succéder brillamment à son père, exactement comme l'avait fait ce dernier avant lui. Frances resterait à la maison et s'occuperait des enfants. Voilà la vie qui les attendait, douce et sans surprise.

Lorsque vers deux heures du matin, après le bal, Bill avait arrêté la voiture près de l'océan, Frances savait ce qu'il lui restait à faire : céder à Bill, lui offrir sa virginité et sceller à tout jamais une union qu'ils avaient tout deux depuis longtemps décidée. Un pacte en quelque sorte.

C'est à l'arrière de la voiture du père de Bill, une impressionnante Chrysler aux sièges en cuir rouge, qu'elle s'était abandonnée à l'étreinte maladroit de son futur époux.

Le jeune homme était fébrile et semblait avoir aussi peu d'expérience qu'elle. Ses mains étaient moites et faisaient crisser le cuir des banquettes.

Un bruit ridicule de flatulence qui les fit rire et les arrêta un temps dans leur élan. Puis Bill reprit ses baisers, d'abord en douceur, puis avec une sorte de passion que Frances n'avait jamais connue chez lui. Bill haletait, transpirait, soufflait en même temps qu'il l'embrassait, faisant passer son haleine dans les narines de Frances. Il lui dévorait littéralement la bouche.

Frances, bien qu'effrayée (ou gênée, aujourd'hui elle n'est plus certaine de ce qu'elle avait ressenti ce soir-là) par le désir de Bill, se mit au diapason, soupirant d'une façon qu'elle trouvait grotesque, mais qui avait semble-t-il sur son partenaire un effet particulièrement excitant.

Il avait le regard fou, brillant, ses yeux possédaient une expression sauvage qu'elle ne lui connaissait pas.

Bill avait alors grossièrement relevé sa robe en taffetas et avait glissé la main dans sa culotte. La jeune fille ne voyait plus rien de ce qui se déroulait dans la zone sud de son anatomie.

Bill, dans son empressement à s'occuper de ce qu'il convoitait depuis deux longues années comme le plus beau et mystérieux des trésors ne s'aperçut pas que la robe de Frances lui était remontée au-dessus de la tête, lui cachant ainsi totalement le paysage...

Bill arracha plus qu'il n'ôta le slip de sa fiancée et la pénétra d'un coup. Frances poussa un petit cri, que son cher fiancé pensa de plaisir, mais qui en réalité était de douleur.

Puis, sans même avoir le temps d'opérer le moindre mouvement de bassin, Bill éjacula. Puis il s'effondra sur Frances, comme un cheval que le galop a fini par achever. Ce n'est qu'alors qu'il vit Frances empêtrée dans sa robe.

Il en fut désolé et s'excusa auprès de sa jeune compagne. Il aurait aimé qu'elle profitât, elle

aussi de ce « moment magnifique » (ce furent ses propres termes).

Frances, sans un mot remit sa culotte, rajusta sa robe et prit Bill dans ses bras. « Alors, ça n'est que ça faire l'amour ? avait-elle pensé en son for intérieur. Pas de quoi s'énerver... »

Mais d'autres mots étaient sortis de sa bouche, plus à l'unisson des sentiments de l'ancien puceau qui s'était déversé entre ses cuisses.

— Ne t'inquiète pas, c'était magnifique pour moi aussi mon amour, avait-elle susurré en caressant la tête d'un Bill encore tout ému.

Son fiancé nouvellement déniaisé et parfaitement ravi, l'avait raccompagnée chez elle, vers deux heures trente du matin.

Devant le porche de sa maison, il avait déposé un long baiser sur ses lèvres.

Le pacte était définitivement scellé. Bill et Frances se marièrent rapidement, en conformité avec l'attente de leurs deux familles, qui présageaient un avenir radieux pour ce très joli couple. Il était travailleur, elle était intelligente, cela semblait le parfait équilibre.

Quelques courtes années plus tard, lorsque Bill commença à avoir un salaire décent, susceptible de soutenir une petite famille, Frances tomba enceinte de Nathan, un gentil garçon qui faisait leur fierté et qui avait hérité de l'intelligence et de la beauté de sa mère. Les deux époux n'eurent plus d'autre enfant, au grand regret de Bill qui

aurait espéré avoir un fils qui ferait des études et un deuxième qui reprendrait le magasin. Il faut dire que Frances, les années passant, n'avait guère pris goût à la bagatelle.

De temps à autre, pour faire plaisir à son époux, elle acceptait ses étreintes. Au début de leur mariage elle céda, en faisant mine de prendre un plaisir qui jamais ne venait.

Puis, les années passant, elle refusa plus souvent de recevoir Bill. Lorsqu'elle acceptait, c'était avec une forme de négligence, elle écartait les cuisses en attendant que les choses se passent.

Heureusement, cela se terminait très vite et l'on pouvait passer à autre chose. Dormir, regarder la télévision, ou reprendre la lecture en cours...

Car, s'il était une chose qui bouleversait Frances, c'était bien la lecture. Ses courtes études dans le lycée public de Gray ne lui avaient pas vraiment permis d'accéder aux plaisirs immenses que recèle la littérature.

C'est à l'âge adulte qu'elle avait découvert ce qu'un roman peut provoquer de sentiments contradictoires, d'émotions fortes, d'amours passionnées, inassouvies, amours dont elle rêvait parfois le soir dans son lit, yeux ouverts, en écoutant la respiration rauque de son époux. Une respiration rauque qui s'était d'ailleurs, au cours des années, muée en ronflements tonitruants.

La lecture, un plaisir que Frances avait vécue en solitaire pendant de nombreuses années. Chaque

jour, après avoir préparé les paniers-repas de son fils et de son époux, déposé l'un à l'école et l'autre à son magasin, Frances rentrait à la maison et se plongeait avec délice dans son roman en cours.

Elle lisait tout ce qui lui tombait sous les yeux. Chaque semaine, elle allait à la bibliothèque municipale, située juste à côté de la mairie, et empruntait un ou deux livres, comme ça, au hasard.

Elle n'osait jamais demander conseil à Miss Demoor, la bibliothécaire. Il faut dire que cette vieille fille aux cheveux tirés en arrière à s'en faire saigner le cuir chevelu et aux lunettes d'écaillés retenues par une chaîne d'argent n'avait rien de très engageant.

Lorsqu'elle tamponnait la carte de Frances, cette dernière semblait toujours déceler un sourire pincé ou moqueur. Frances se sentait jugée dans ses lectures.

Plus d'une fois elle eut envie d'arracher ses lunettes à cette harpie aussi sèche qu'un coup de trique et de lui balancer son poing dans la figure, juste comme ça, pour lui apprendre à vivre à cette vieille peau. Il faut dire que Miss Demoor n'avait jamais été très sympathique.

Elle était la bibliothécaire historique de Gray. Et se trouvait déjà là quand Frances était au lycée, et elle semblait déjà vieille et mauvaise à l'époque.

À croire que les fondateurs de la ville de Gray l'avaient découverte là à leur arrivée et qu'ils avaient construit la bibliothèque autour d'elle...



Heureusement, l'Érinyes avait fini par disparaître. Prendre sa retraite ou mourir, Frances n'en savait rien et elle s'en fichait éperdument. Quoique... l'idée que cette saleté décède d'une crise aiguë de méchanceté au milieu de ses bouquins poussiéreux lui était plutôt agréable. En tout cas, elle se souvenait seulement que c'était l'année où Nathan était entré au lycée.

Par un beau jour de septembre, elle était allée rendre des livres, comme à son habitude, préparée à subir le regard malveillant de Miss Demoor, et s'était retrouvé nez à nez avec une toute jeune femme, fraîche et avenante, au visage poupin et aux yeux pétillants. Philia Duke avait pris les livres que lui tendait Frances et, souriant, lui avait demandé ce qu'elle en avait pensé.

Après un instant de stupeur, jamais personne ne s'était intéressé à ses lectures qu'elle vivait comme un plaisir solitaire, elle avait balbutié un « j'ai bien aimé » peu convaincant.

— Mais « bien aimé » comment ? s'était alors empressée de demander la jeune femme qui, visiblement, avait un peu de temps à consacrer à l'avis des lectrices, contrairement à la vieille Demoor.

— Bien aimé, quoi... avait été la seule réponse que Frances fut capable d'articuler.

Philia Duke (dont le nom était indiqué dans un petit cartouche en bois posé sur son bureau) sourit à nouveau. Mais avec une étonnante bienveillance (contrairement aux sourires de vampire narquois,

qui parfois naissaient sur les lèvres fines comme des lames de rasoir de Miss Demoor).

— Vous savez, ce n'est pas moi qui les ai écrits ces livres. Vous avez le droit d'avoir une opinion défavorable avait-elle lancé à Frances.

Une opinion défavorable ? Mais comment ça ? Frances lisait les livres qu'elle empruntait et parfois ils l'emmenaient très loin, parfois non. C'était tout. Jamais elle ne s'était piquée d'avoir un jugement personnel sur ces œuvres.

Après tout, des gens s'étaient donné beaucoup de peine pour écrire ces romans, ils inventaient des histoires qu'elle aurait été incapable d'imaginer, ce qui faisait de chacun d'eux quelqu'un d'éminemment respectable.

Ce fut ce jour-là que Miss Duke changea à tout jamais la vie de Frances. En effet, la jeune bibliothécaire, nouvellement arrivée à Gray où elle avait pris un poste après avoir grandi et travaillé à San Francisco, expliqua qu'elle souhaitait mettre en place un club de lecture réservé aux femmes de la communauté.

Une fois par semaine, les lectrices se retrouveraient pour échanger sur un livre en particulier, se donneraient des conseils de lecture, aiguiseraient leur esprit critique en confrontant leurs avis respectifs. Philia Duke espérait ainsi, disait-elle, amener les ménagères de Gray à découvrir peu à peu les bienfaits de la lecture critique (qui dans son for intérieur signifiait sortir toutes ces

femmes des romans à l'eau de rose dans lesquelles elles semblaient croupir depuis des années, les emprunts à la bibliothèque en faisaient foi).

— Un club de lecture à Gray ? s'exclama Frances, comme si l'idée lui paraissait totalement saugrenue.

— Mais oui, pourquoi pas... En fait j'en ai déjà parlé à quelques-unes des clientes régulières de la bibliothèque, et l'idée a reçu un accueil très enthousiaste. J'ai d'ores et déjà demandé à notre maire, M. Forbes, de me permettre d'ouvrir la bibliothèque un soir par semaine pour accueillir ces réunions. La première aura lieu d'ici une semaine. Je vous inscris ?

— Ma foi, oui, je veux bien venir écouter ça. Ne comptez pas sur moi pour prendre la parole, mais oui. Au fait, puis-je vous demander qui sont ces lectrices enthousiastes ?

— Eh bien, il y a Marge Dalby, Laetitia Parkinson, je pense que vous les connaissez toutes les deux, et quelques autres dont Miss Campbell, Madame Fienes, bref, assez de monde pour démarrer.

Frances connaissait parfaitement Marge Dalby, qui vivait non loin de chez elle depuis de nombreuses années et avec qui elle avait usé les bancs de l'école. Elles étaient inséparables à l'époque du lycée, cul et chemise. Les deux jeunes filles avaient partagé nombre de choses ensemble, puis le temps les avait séparées. Aujourd'hui,

elles se saluaient poliment lorsqu'elles se croisaient dans Main Street, mais les choses n'allaient pas au-delà.

Il faut dire que Marge s'était entichée de cette peste de Laetitia Parkinson depuis quelques années déjà. Femme du puissant Anthony G. Parkinson, l'homme d'affaires qui possédait l'usine de conserves de poisson et le journal local, *The Independent*. Le businessman, très en vue dans la cité donnait le sentiment que la ville lui appartenait.

Et sa femme semblait avoir le même état d'esprit. Sauf que Laetitia passait ses journées devant sa télévision écran plat à se faire servir des petits gâteaux par son personnel de maison.

Et pourtant, lorsque les deux époux sortaient en ville, elle ne manquait pas de se comporter comme la maîtresse des lieux. Bref, une connasse au sens le plus strict du terme. Frances s'était toujours demandé ce que Marge pouvait bien trouver à cette roulerie.

Si ce n'est l'attrait que pouvaient avoir sur elle les gens très riches ou très puissants...

— Ah, du coup je ne suis plus très certaine de venir. Disons que j'ai quelques différents avec Mesdames Parkinson et Dalby, lâcha Frances après un petit instant de réflexion.

— Vous savez Frances (je peux vous appeler Frances ?), d'expérience, je sais que ce type de club attire beaucoup de monde. Vous verrez

qu'après deux ou trois séances, Marge Dalby et Laetitia Parkinson seront parfaitement perdues dans la foule.

La bibliothécaire avait raison. Très vite, grâce notamment à un long article dans le journal local, le club des « mésanges » (c'était le nom un peu grotesque qu'avait imposé Laetitia Parkinson en échange du fameux papier dans le journal de son époux) avait atteint le chiffre surprenant de 50 lectrices.

Bien entendu, elles étaient rarement toutes là, mais, malgré tout, chaque meeting réunissait toujours au moins une vingtaine de lectrices assidues. Ainsi naquit le club des 50 mésanges de Gray. Des mésanges qui allaient changer, à tout jamais, la vie de Frances Niels.